

TRAVAUX ORIGINAUX

HYGIENE INDUSTRIELLE

CE QUE LA COMPAGNIE NATIONAL CASH REGISTER, DE DAYTON,
OHIO, A FAIT POUR LE BIEN-ÊTRE SOCIAL DE
SES 3500 EMPLOYÉS. (1)

Par le Docteur EMILE NADEAU, Québec

Je n'ai pas la prétention de vous présenter un travail original. Comme beaucoup de mes semblables, je suis né avec une tare héréditaire: la paresse. Il m'a fallu travailler beaucoup pour tâcher de vous intéresser sans me causer de fatigue.

J'ai d'abord recueilli quelques notes sur ce sujet dans le magnifique ouvrage de Mr. Benoît Lévy sur les Cités Jardins d'Amérique; mais la plus grande partie de ce travail est une traduction plus ou moins fidèle d'un pamphlet écrit par Mr. Tolman, le directeur de l'American Museum of Safety.

1. Travail lu à la Société Médicale, à la séance du 18 mars 1913.

Syphilis
Artério-sclérose, etc.
(Ioduro Enzymes)
Todure sans Todisme

Todurase

de COUTURIEUX.

57, Ave. d'Antin, Paris.
en capsules dosées à 50 ctg. d'Io.
dure et 10 ctg. de Levurine.

Enfin j'ai eu l'avantage d'étudier l'exhibit de la Compagnie National Cash Register au Congrès international d'Hygiène, à Washington. J'ai causé longuement avec le représentant de cette compagnie qui m'a fourni les renseignements complémentaires dont j'avais besoin.

Ayant confessé ces plagiats, sans contrition ni ferme propos, et ne voulant pas retenir trop longtemps votre attention, nous entrerons de suite dans le vif de notre sujet.

Grâce à l'amabilité de Mr. Gobeil, étudiant en médecine, nous pourrons résumer ensuite cet entretien, par une série de vues illustrant l'œuvre humanitaire de cette Compagnie.

Voici donc, en français, comment s'exprime Mr. Tolman :

“ Pour illustrer le progrès de l'Hygiène industrielle aux Etats-Unis, j'ai choisi l'usine de la Compagnie National Cash Register, à Dayton, comme étant l'exemple le plus frappant de l'effort systématisé en vue de promouvoir l'efficacité du travail ainsi que la santé et le confort des employés. ”

Si l'on me demandait de caractériser par un seul mot l'œuvre de cette Compagnie, je répondrais : Efficacité, constante partout, d'après un plan conçu, non pas pour un seul jour, mais pour la vie, non pas l'efficacité de l'outil ou de la machine, c. a. d., la chose, mais celle des ouvriers eux-mêmes.

En effet, on trouve à cette usine la réalisation sur place, de bien des idées et des théories qu'on est encore à discuter ailleurs dans les académies fermées et les associations de savants et de sociologues, théories mises de côté, comme n'étant pas pratiques, par des hommes d'affaires, qui croient s'y connaître mieux.

La marque de commerce de cette Compagnie pourrait être : Choses accomplies, puisque partout on y trouve l'expression concrète des idées les plus modernes en fait d'Hygiène et d'administration d'une usine.

PREMIÈRE IMPRESSION DU VISITEUR

Le visiteur qui se présente à l'office ne peut concevoir qu'il ait devant ses yeux les bâtiments d'une usine en pleine activité. S'il contemple les hautes colonnes du portique du bâtiment principal, entouré d'un tapis de verdure orné d'arbustes et de lits de fleurs variées, il se dit. "Ceci doit être un musée, un édifice public ou une université, mais ça ne peut être une usine."

Tout de même, c'est bien une usine et plus tard le visiteur apprendra que les alentours ornés de fleurs et de verdure, ces grands espaces libres entre les différents bâtiments sont l'expression d'un plan préconçu et bien mûri en vue de rendre cette usine attrayante et salubre et d'en faire une Université des affaires, une école d'entraînement pour la vie.

DÉCORATION DES ALENTOURS

La tâche d'embellir les terrains qui entourent les divers bâtiments de l'usine a été confiée à des jardiniers experts qui se sont efforcés d'obtenir les meilleurs effets possibles, par un choix judicieux des arbres, des arbustes et des fleurs et par l'harmonie de leur groupement.

Ce bel exemple d'embellissement des abords de l'usine a trouvé son écho au dehors. Ce fut une leçon d'esthétique donnée aux habitants du voisinage. Le vieux quartier malpropre qu'on appelait "Slidertown" et qui correspondait au quartier ouvrier tel que nous le connaissons, s'est transformé en ce qu'on nomme aujourd'hui "South Park," un quartier résidentiel où propriétaires et locataires rivalisent en vue d'obtenir les meilleurs résultats dans l'amélioration et la décoration de leurs demeures.

EMBELLISSEMENT DES HABITATIONS

Mr. Patterson, le chef et le génie de la Compagnie National Cash Register, croit devoir stimuler l'activité de ses voisins et dans ce but sa Compagnie donne des prix à ceux qui réussissent le mieux dans l'art d'embellir leurs demeures. Ces prix sont distribués lors d'un banquet, donné aux frais de la Compagnie, auquel sont invités les membres des diverses sociétés d'amélioration ainsi que leurs amis. On en profite pour mettre à la disposition des invités, des livres, revues etc, sur le sujet.

On donne aussi une conférence où l'on démontre à l'aide de vues cinématographiques colorées, les principes de la décoration extérieure, le contraste entre les cours et les portiques "avant et après" les améliorations, les effets de ces améliorations sur la valeur des propriétés et la transformation générale d'un quartier composé de maisons délabrées, de cours mal tenues et de lots vacants en un milieu attrayant où il fait bon de vivre.

Un caractère intéressant de ces conférences, c'est que cette transformation s'opère sous les yeux des spectateurs. Au moyen de ces vues animées colorées, on voit comme sous l'effet d'une baguette magique, ces endroits délabrés et incultes se couvrir de verdure, d'arbustes, de vignes et de fleurs; tout ceci au moyen de quelques graines et d'un soin intelligent.

A part l'orgueil, la satisfaction et le plaisir que procurent une cour propre, un portique et des fenêtres garnis de fleurs, Mr. Patterson croit que les soins du jardin ont aussi un effet salubre au point de vue de la santé physique et morale des individus.

JARDINS POUR LES ENFANTS

Il y a quelques années, il a réuni en conférence avec lui, tous les "mauvais garnements" du voisinage qui donnaient à la

région une réputation peu enviable, par leurs méfaits : bris de son usine, vols, batailles etc.

Ayant étudié ce problème quelque temps, il vint à la conclusion que ces gamins n'étaient pas réellement mauvais mais qu'il s'agissait simplement d'orienter leurs énergies à édifier plutôt qu'à détruire.

Il proposa de mettre à leur disposition un certain lot de terre qui serait divisé en petits jardins pour leur usage.

Au début les gamins furent sceptiques et doutèrent des intentions de leur bienfaiteur : « Qu'allons-nous retirer de ceci, » dirent-ils ? Le Président leur répondit : « Vous en retirerez tout ce que vous y mettrez ».

Il leur démontra comment ils pourraient apprendre à cultiver les légumes avec profit plutôt que de causer des ennuis aux individus avec lesquels ils avaient à vivre. La Compagnie fournit le terrain, les graines, les instruments et un jardinier. Ces petits garçons ont soin du jardin qui leur est confié, sous la direction de ce jardinier. Ils ont droit de donner à leur famille les légumes récoltés ou de les vendre et d'en garder le profit.

ON DONNE DES PRIX

Trente prix formant un total de cent dollars sont donnés chaque année aux petits garçons qui ont le mieux réussi avec leurs jardins. On tient compte de la quantité de production, l'apparence de la récolte, l'état des instruments, l'assiduité, la conduite et l'ordre du livre de comptabilité que chacun doit tenir.

Les prix sont distribués à la fin de la saison à l'occasion d'un banquet auquel sont invités, non seulement ceux qui ont gagné des prix, mais tous les petits garçons auxquels on a confié un jardin.

Le chef de la Compagnie N. C. R. croit au jardinage comme procédé d'évolution tant au point de vue des résultats obtenus en faisant produire le sol qu'au point de vue du développement physique, moral et mental du petit jardinier lui-même.

A partir du moment où l'enfant commence à jardiner sur le bord de la fenêtre avec quelques coquilles d'œufs, quelques graines, un peu de terre et d'eau, son intérêt sera stimulé et tenu en suspens jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour posséder un vrai jardin ou pour cultiver un lopin de terre sous la direction du jardinier expert de la Compagnie.

Comme membre de la Compagnie des petits garçons jardiniers, il apprend les principes de la culture des fleurs et des légumes ; en même temps, il s'habitue à avoir de l'ordre, du système, à être soigneux et avoir de la confiance en lui-même. Il évite aussi les dangers de la paresse et des mauvaises associations de la rue.

A mesure qu'il se développe, il éprouve de la satisfaction à embellir les alentours du lieu où il demeure. Il devient utile à sa famille en apportant à la maison les légumes qu'il a cultivés lui-même. Dès son jeune âge il acquiert ainsi la confiance et la considération de ses parents.

Marié, ce jardinier fait souvent l'acquisition d'un certain lopin de terre. En le travaillant, il ajoute à son revenu et diminue ses dépenses par le produit qu'il en retire. Incidemment, il est retenu à la maison, ce qui augmente son prestige comme chef de famille. Tout ceci contribue à accroître le confort et le bonheur de son foyer.

Souvent ce jardinier pratique va plus loin et fait de la culture de son jardin son occupation plutôt qu'un passe-temps. Il achètera peut-être une ferme et consacrera tout son temps à sa culture, vendant ses produits lui-même au marché. Il aura acquis

alors l'indépendance et le respect de soi-même qui appartiennent à l'homme qui est devenu propriétaire et maître de son temps.

Dernièrement, les petits garçons jardiniers se sont incorporés sous le nom de Boys' Garden Co. Ils ont leurs propres officiers, leur bureau de direction et marchent leurs affaires avec très peu d'assistance du dehors; ils ont publié un pamphlet descriptif de leur organisation ayant pour titre: « Les petits garçons jardiniers ». Ce pamphlet se vend quinze sous et le profit va à leur compagnie.

Après un cours de deux ans comme jardinier, on leur donne un diplôme qui leur sert de recommandation s'ils veulent obtenir de l'emploi à la Compagnie N. C. R.

Plusieurs de ces petits jardiniers sont maintenant apprentis à l'usine. D'autres, après avoir fini leur apprentissage ont été dispersés à travers le monde comme voyageurs de la maison. Ils donnent au Président la preuve de ce qu'on peut faire avec des « mauvais garnements ».

CONSTRUCTION DES BATIMENTS DE L'USINE

L'usine comprend dix bâtiments communiquant entre eux par des tunnels ou des ponts couverts. Dans chaque bâtiment il y a trois élévateurs pour passagers et marchandises. En arrière se trouvent les escaliers dont un au milieu et un à chaque extrémité de la bâtisse. Sur le côté de la bâtisse où sont les élévateurs et les escaliers, il y a trois ailes pour les salles de toilettes et les bains.

Le caractère distinctif le plus important de cette usine, c'est le genre moderne de construction des bâtiments. Une attention spéciale a été donnée aux problèmes de l'éclairage, du chauffage, de la ventilation, et de la salubrité générale. Au-delà de

350,000 pieds carrés, c. a. d. à peu près les $\frac{4}{5}$ de la surface des murs des divers bâtiments est en verre, ce qui assure un maximum de lumière et de ventilation. Une forte équipe de domestiques est constamment occupée à nettoyer ces vitres.

L'intérieur de tous ces bâtiments ainsi que les bancs de travail, les tables, les armoires à marchandises et les machines sont peints en vert léger. Aux étages inférieurs les planchers sont en ciment; en bois dur aux autres étages.

Les efforts systématisés de Mr. Patterson en vue d'améliorer les conditions de son usine et faire de ses employés des collaborateurs plus sains, plus heureux et plus efficaces datent d'environ vingt ans lorsqu'un jour en parcourant l'usine à l'heure du repas du midi il remarqua une jeune femme en train de réchauffer son café sur un des radiateurs. Il vit aussi des groupes de femmes qui prenaient leur repas froid sur leurs bancs de travail.

Réalisant qu'on ne pouvait obtenir un travail effectif d'employés mal nourris, il résolut d'organiser sur le champ une cuisine où l'on préparerait soupe, café etc.

Beaucoup d'autres améliorations sont appréciées des femmes qui travaillent à cette usine. Ainsi, pour éviter qu'elles se rendent à leur travail au moment où les tramways sont encombrés, on leur permet d'arriver plus tard et de partir plus à bonne heure que les employés du sexe fort. Deux fois la semaine, on distribue aux femmes des manchettes et des tabliers qui sont lavés et réparés aux frais de la Compagnie. Pour obvier à la fatigue d'un travail trop prolongé, la Compagnie permet deux périodes de repos par jour, à part le repos du midi, c. a. d. un arrêt à dix heures le matin et un autre à trois heures l'après-midi. Ces repos leur permettent ensuite de travailler plus et mieux. Lorsque c'est jugé nécessaire, on leur fournit des chaises à dossier élevé et des supports pour les pieds.

A proximité des départements où les femmes travaillent, il y a des chambres où elles peuvent venir se reposer si elles se sentent fatiguées. Une infirmière s'y tient en promenade pour leur prodiguer les soins nécessaires. Le médecin de la Compagnie est toujours dans l'usine et il y a un hôpital d'urgence où l'on traite les cas d'accidents ou de maladies graves.

EAU POTABLE

Ne pouvant expliquer le grand nombre de troubles stomacaux parmi ses employés, troubles quelquefois sérieux, surtout pour la Compagnie qui souffrait ainsi du service interrompu de certains ouvriers, celle-ci fit analyser l'eau à la glace qu'elle donnait à boire dans l'usine. On découvrit que la température de cette eau variait considérablement et ceci expliquait sans doute les coliques et les crampes d'estomac dont souffraient les ouvriers. On décida alors de maintenir l'eau à une température uniforme pendant toute l'année afin de réduire au minimum ces troubles trop fréquents. Comme résultat, la capacité de travail des ouvriers n'a pas été diminuée et la Compagnie a pu compter sur un service non interrompu.

La pureté de l'eau à l'usine est garantie par des puits artésiens. On a installé à grands frais un appareil pour stériliser l'eau et l'on prévient la contagion par l'usage de robinets du type « bubble » dans l'usine. Pour les offices, on y distribue l'eau distillée en flacons de deux gallons et des gobelets sanitaires individuels.

EXAMEN PHYSIQUE DES NOUVEAUX EMPLOYÉS

Depuis quelque temps, la Compagnie insiste pour que tous ceux qui font application pour entrer à l'usine subissent un

examen médical, ceci pour protéger ses employés contre le danger de contracter des nouveaux venus certaines maladies contagieuses, surtout de la peau. Souvent cet examen fait découvrir des anomalies du côté des yeux, des dents ou de la bouche, anomalies résultant de conditions anormales de l'estomac ou d'autres organes.

Il y a dans l'usine environ 300 bains d'orage. Tout employé a droit à vingt minutes chaque semaine pour prendre son bain. S'il veut se baigner plus souvent, il peut le faire sur son temps. La Compagnie fournit le savon et les serviettes. Dans les salles de toilette, des petites serviettes pour les mains remplacent la grande serviette traditionnelle sur rouleau. Tous les jours, on fait la collection des peignes et des brosses à cheveux qui sont lavés et stérilisés.

CULTURE PHYSIQUE

Un gymnase a été organisé avec tous les appareils nécessaires pour le développement et les exercices physiques. Les chefs de département et les commis des offices qui en manifestent le désir, peuvent y suivre les exercices pendant vingt minutes chaque jour. Une partie du gymnase renferme les appareils mécaniques les plus modernes, tels que vibrateurs, instruments pour le massage, appareils simulant l'équitation. etc.

Un champ athlétique est mis à la disposition des employés. On y trouve un champ pour la balle au but, pour le tennis, le tir à la carabine, etc, ainsi que des estrades réservées aux spectateurs.

L'usine a son équipe de balle au but, et le samedi après-midi des tournois ont lieu avec des équipes d'autres villes.

Les employés qui se rendent à l'usine avec leurs bicycles ont une remise spéciale pour ces voitures ou on leur fournit gratuitement l'air comprimé pour l'insufflation des pneus.

CLUB DES OFFICIERS

Une organisation unique de cette usine unique, c'est le club des officiers, fondé en 1891, lorsque six officiers de la Compagnie s'organisèrent pour faire servir leur repas du midi à l'usine. D'abord on fit venir les mets d'un hôtel avoisinant et on prenait le repas dans le bureau du Président. Le plan ayant réussi, il se forma un club de douze membres qui se réunissaient pour le repas du midi dans un cottage du voisinage.

Quelques années plus tard, le nombre des membres augmentant toujours, on décida d'ériger un édifice modeste pour le club. Enfin, en 1907, lorsque le nouveau bâtiment contenant les bureaux de la Compagnie fut terminé, on y transporta le club des Officiers, au dixième étage, où se trouvent actuellement une cuisine moderne et une salle à diner d'une capacité de 400 couverts.

Le club comprend les officiers, les chefs de départements, les entrepreneurs à forfait de l'usine et les chefs de division des bureaux. Tout officier qui dirige un ou plusieurs ouvriers a le privilège d'y prendre son repas du midi à raison de cinq dollars par mois. Les mets bien apprêtés sont servis chauds. Presque tous les jours, on a des invités à diner qui adressent ensuite la parole aux membres du club.

LES GARÇONS DE TABLE DOIVENT ÊTRE PROPRES

Récemment, écrit Mr. Tolman, en faisant la visite de l'usine, j'ai remarqué dans le département du service général, un grand nombre d'instruments de manucure et je demandai au surveillant ce que ces instruments pouvaient avoir à faire dans l'équipement d'une usine? Ne vous est-il pas arrivé souvent, me répondit-il, à l'hôtel ou au restaurant, de ne pas apprécier un repas à sa

juste valeur, par le fait que votre garçon de table avait les ongles en deuil la figure non rasée, un costume négligé vous portant à soupçonner qu'il ne considérait pas un bain comme une chose essentielle à sa profession ?

Plus loin, continue Mr. Tolman, je vis un atelier de coiffure moderne y compris tous les appareils pour stériliser les instruments : Au club de nos Officiers, continue le surveillant, il doit y avoir assez de garçons de table pour que le service soit rapide. Alors on y emploie cinquante hommes de l'équipe des portiers.

Afin que le service des repas soit parfait, chacun de ces garçons doit auparavant prendre un bain d'orage, se faire raser par le barbier de la Compagnie, revêtir un uniforme blanc et chausser des souliers avec semelles en caoutchouc. Enfin, dernier détail, qui a son importance, il doit se servir de ces instruments de manucure pour que ses ongles soient scrupuleusement propres.

Je ne pus m'empêcher, écrit Mr. Tolman, de comparer ces méthodes avec celles employées ordinairement dans certains hôtels et restaurants qu'on est convenu d'appeler fashionables.

L'équipe des portiers, c. a. d., le département du service général, se divise comme suit :

Un surveillant,

Huit assistants,

Un commis,

Un barbier,

Un garde-magasin,

Un distributeur de serviettes et de linge,

Neuf nettoyeurs de vitres,

Huit nettoyeurs de crachoirs,

Six nettoyeurs des salles de toilette,

Quarante huit portiers généraux.

Les cinquante garçons de table qui doivent travailler pendant l'heure du midi ont leur repas gratuit. L'usine et les offices ferment à midi le samedi, mais l'équipe du département du service général travaille jusqu'à 4.30 hrs, ce qui leur fait une semaine de cinquante huit heures.

La Compagnie fournit les uniformes pour les employés de ce département, c. a. d., un uniforme en toile blanche, tous les ours, pour ceux qui travaillent dans les bureaux et des uniformes de teinte jaune foncé, deux fois par semaine, pour ceux qui font le service dans les divers bâtiments de l'usine. Tous ces employés se font raser et couper les cheveux aux frais de la Compagnie. Les cinquante employés de ce département qui agissent comme garçons de table au club des officiers laissent leur ouvrage à 11 hrs pour avoir le temps de prendre leur bain avant midi et reviennent à leur service à 2 hrs.

ON BRULE LES DECHETS

Dans les divers bâtiments se trouvent des réceptacles en tôle galvanisée où l'on jette les déchets de toute sorte. Vers la fin de chaque journée de travail, un employé vide ces réceptacles dans de grande boîtes montées sur des chariots à main. Ces boîtes sont amenées à une plateforme centrale d'où un camion automobile les transporte à un demi mille de l'usine où le tout est brûlé.

A la fermeture de l'usine, le soir, cinq employés du service général font une tournée d'inspection et s'assurent que ces réceptacles ne renferment pas de chiffons huileux qui pourraient contaminer l'air de l'usine pendant la nuit.

Chaque assistant surveillant a charge d'un des huit bâtiments de l'usine. Il a sous ses ordres un employé qui nettoie et désinfecte les salles de toilette. Celles-ci, au nombre de 120

sont nettoyées trois fois par semaine et désinfectées deux fois par jour.

L'équipe des nettoyeurs de crachoirs lave et désinfecte, trois fois par semaine, les 3800 crachoirs de l'usine et tous les jours les 400 crachoirs des bureaux. Cette désinfection se fait dans un endroit spécialement adapté à ce genre d'ouvrage.

Quatre employés parcourent les divers bâtiments, à intervalles réguliers avec des chariots à main pour faire la collection des crachoirs et les remplacer par d'autres qui ont été lavés et désinfectés.

ON LAVE LES PLANCHERS AVEC DES MACHINES ELECTRIQUES

Tous les jours, on lave à l'aide d'une machine électrique le plancher de la cuisine du club des Officiers ainsi que les autres planchers qui ne sont pas obstrués par des marchandises. Le plancher du premier étage de l'office central est lavé deux fois par jours; les autres après la fermeture des bureaux le soir.

Les planchers de l'usine sont lavés le samedi après midi et le mercredi soir. Cinquante quatre hommes divisés en trois équipes, chacune sous la direction d'un assistant surveillant, lavent les planchers de trois étages le samedi après midi et ceux de trois autres étages le mercredi soir.

Un fait à noter c'est que le département du service général prépare lui-même le savon dont il a besoin. Des morceaux de savon pur et une certaine quantité de soude sont jetés dans des réservoirs contenant 300 gallons d'eau. Ce mélange cuit à la vapeur et forme une gelée épaisse qui se dissout facilement dans l'eau et ne laisse pas de couche de savon sur les objets qui ont été nettoyés.

L'équipe des nettoyeurs de vitres aide au ménage du matin avant que les employés arrivent. Le reste de la journée, ils

lavent les vitres. Deux d'entre eux lavent les vitres des châsis et celles des cloisons vitrées des bureaux à raison de deux étages par semaine.

Une fois toutes les cinq semaines, les vitres et les cloisons vitrées des divers bâtiments de l'usine sont lavées. Chaque nettoyeur de vitres est muni d'une ceinture de sureté solidement attachée au cadre des fenêtres.

Le département du service général fabrique aussi une composition spéciale employée pour le balayage. A l'exception des bureaux où le balayage se fait "a vacuo" au moyen de l'électricité, on se sert ailleurs de cette composition.

GRAND MENAGE ANNUEL

Tous les ans, généralement dans la première partie du mois d'août, l'usine est fermée pendant deux semaines et les employés ont une vacance payée par la Compagnie.

Pendant ce temps, l'équipe du département du service général est doublée et l'on procède au grand ménage de l'usine. Plafonds, murs, cloisons et portes sont lavés. Les salles de toilette et de bains sont nettoyées à fonds. On fait la fumigation des armoires et l'on rafraichit les peintures à l'intérieur.

LEÇONS PUBLIQUES SUR LA SANTÉ

Pour insister sur l'importance d'un bon régime de vie, on donne aux ouvriers des leçons illustrées sur la digestion, la respiration, les maladies vénériennes etc.. Chaque sujet est présenté avec tant de clarté et de logique que l'ouvrier le plus irréfléchi et le moins soucieux ne peut s'empêcher d'en recevoir une impression favorable.

On dispose, pour ces leçons, d'une collection de 30,000 vues,

non seulement sur la santé, l'hygiène personnelle, l'efficacité, mais encore sur le progrès, la science, les voyages, la décoration extérieure, les améliorations civiques et plusieurs autres sujets.

Presque toutes ces vues ont été faites et colorées dans le département des vues qui occupe le onzième étage de l'édifice principal. Ce département emploie douze personnes, dont deux photographes et dix artistes ou assistants.

Des vues animées colorées sont utilisées pour illustrer certains sujets tels que le fonctionnement des divers organes du corps humain. C'est ainsi que l'éducation par les yeux fait comprendre mieux certains sujets que ne le feraient un livre aride ou des discours académiques.

ÉDIFICE SPÉCIAL POUR CES COURS

Cet édifice est connu sous le nom de Temple de l'Éducation industrielle et le plan en a été conçu par MM. McKim, Mead et White de New-York.

L'apparence extérieure n'a rien qui frappe. L'architecture est simple, mais les lignes sont gracieuses. Même chose à l'intérieur, mais ces apparences sont trompeuses. Les murs sont capitonnés d'un feutre d'un pouce d'épaisseur. Chaque pouce de la surface du plancher est assourdi par un épais linoléum et la ventilation est au moins quatre fois supérieure à celle qu'on observe ordinairement dans les édifices publics.

En arrière de l'estrade se trouvent deux cadres en verre dépoli de douze pieds carrés, pour la projection des vues animées ; mais toute la machinerie est dissimulée afin que rien ne puisse distraire les yeux, le cerveau ou les nerfs des spectateurs. Au point de vue de concentrer l'attention d'un auditoire, cet édifice se place au premier rang.

Dernièrement, écrit encore Mr. Tolman, lorsque je donnai une conférence sur la prévention des accidents dans cette salle où l'acoustique, la ventilation et la lumière sont parfaits, je ne pus m'empêcher de faire la comparaison avec d'autres endroits où j'avais donné des conférences sur l'hygiène et la santé publique. Auditeurs et conférencier ne ressentaient aucunement cette sensation de fatigue qui se manifeste à la fin d'une séance mais tous étaient frais et dispos comme au début de l'entretien.

Une autre institution affiliée à cette usine est la Maison d'Utilité, où hommes, femmes, et enfants, du voisinage se réunissent par clubs ou classes. C'est à proprement parler une maison industrielle régie par un comité de citoyens des alentours.

Le club des hommes forme une association dont le but est l'amélioration du quartier de la ville avoisinant l'usine. Il voit surtout à l'administration honnête de la chose publique. Les clubs de femmes s'occupent aussi des améliorations mais surtout d'œuvres de charité. Il y a en outre, des classes de couture pour jeunes filles et des classes de dessin mécanique pour les garçons.

Pendant la saison de végétation, on voit à l'organisation des jardins potagers pour les petits garçons et même les petites filles. On y donne des réunions sociales l'hiver et l'été les récréations et jeux ont lieu au dehors.

Une classe de menuiserie a été organisée récemment. Les vieilles caisses d'emballage sont utilisées pour faire des boîtes à bouquets, des cages d'oiseaux, des porte-parapluies, des paniers à papier, de petits pupitres, etc.

Une bibliothèque d'environ 3000 volumes est à la disposition des employés de l'usine. On charge un centin par volume par semaine pour couvrir les frais d'entretien.

Tous ces privilèges et chances d'avancement fournis aux

employés sont appréciés à leur juste valeur. Voici comment s'exprime à ce sujet un chef de département : « Je trouve ici ce que je n'ai pu obtenir au collège. L'atmosphère est saturé d'idées nouvelles et ce qui était hier à l'état de projet, devient aujourd'hui une réalité. »

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les améliorations faites dans le but de protéger la vie et la santé des employés de cette usine ; une seule suffira pour démontrer que le plus petit détail reçoit l'attention des autorités :

L'HUILE EST STÉRILISÉE

Le médecin de l'usine eut un jour à traiter un des mécaniciens pour une blessure à la main d'apparence bénigne. Quelques jours après il avait une infection aigüe se généralisant, avec perspective d'amputation du bras. Le chimiste de la Compagnie soupçonna qu'il devait s'agir de l'huile employée pour les machines. Il en fit l'examen et trouva quantité de bactéries. Depuis ce temps toute l'huile employée est stérilisée au préalable.

Ce haut degré d'efficacité, réalisé et maintenu à l'usine de la Compagnie N. C. R. est le résultat d'idées soigneusement mûries dans le cerveau de son directeur, Mr. Patterson. A une période de sa carrière où beaucoup d'hommes d'affaires songent à se reposer et à jouir des fruits de leur rude labeur, celui-ci emploie ses loisirs à préparer des plans pour l'avancement et l'amélioration des conditions de ceux avec lesquels il vit et travaille.

Il croit à l'instruction et apprécie toute suggestion qui lui est faite. Il étudie l'expérience des autres et aime à se laisser guider par les résultats qu'ils ont obtenu afin d'absorber tout le bien possible de ceux avec lesquels il vient en contact.

Les voyages, l'observation, l'étude de l'histoire, de la psychologie, de la culture physique ainsi que l'application d'idées avancées dans sa vie et dans ses relations avec sa famille, ses amis, ses employés, ses clients, etc., tout ceci est utilisé dans ses efforts pour agrandir son horizon et contribuer pour sa part à « rendre le monde meilleur qu'il l'a trouvé. »

—:00:—

QUATRE OBSERVATIONS DE GROSSESSE EXTRA-UTÉRINE (1)

Par le Dr P. C. DAGNEAU

—

Le hasard de la consultation nous a donné l'occasion de voir presque dans la même semaine quatre cas d'une affection importante non seulement au point de vue du chirurgien mais aussi du praticien occupé au service d'une clientèle générale: Je veux parler de la grossesse extra-utérine rupturée. Jusqu'à ces dernières années on considérait les accidents qui accompagnent la rupture de la tumeur fœtale, tubaire ou autre, comme une manifestation généralement très grave d'une maladie excessivement rare.

Aujourd'hui que l'observation clinique, mieux pratiquée et surtout mieux avertie, s'efforce de faire un diagnostic causal dans chacun des grands syndrômes abdominaux, on est surpris de retrouver si souvent la grossesse extra-utérine.

1. Travail lu à la Société Médicale, séance du 18 mars 1913.

Pour mieux illustrer les différents points du diagnostic à faire ressortir permettez moi de vous raconter tout de suite l'observation des différentes malades.

OBSERVATION I.—Madame I. âgée de vingt-neuf ans se présente à l'hôpital le 10 février 1913. Mariée depuis neuf ans elle a eu quatre enfants à terme, le dernier en septembre 1912, on ne relève chez elle aucun accident pathologique du côté génital. Elle nourrit son dernier enfant, jusqu'en novembre 1912, sa menstruation réapparaît normalement en septembre et octobre 1912, vers le 15. En novembre elle perd un peu, avec quelques douleurs, mais elle continue cependant ses occupations.

Le 24 décembre 1912 après avoir éprouvé plus ou moins de douleurs pendant tout le mois précédent elle ressent des douleurs violentes dans le bas-ventre. Elle perd connaissance pendant quelques instants. Elle a quelques nausées, quelques vomissements, et elle reste dans un état de faiblesse extrême. Il lui faut un mois complet de repos au lit pour se remettre un peu, et malgré quelques petites douleurs dans l'abdomen elle peut se lever et venir à l'hôpital.

A l'examen on fait un diagnostic de tumeur abdominale péri-utérine, non inflammatoire, occupant les deux cul-de-sac latéraux, et le cul-de-sac postérieur, probablement l'hématome d'une rupture tubaire. Il y a ici à noter que l'histoire de la malade était alors très difficile à prendre et que tous les symptômes de l'état aigu nous manquaient.

Le 14 février nous pratiquons l'opération suivante ; après anesthésie au chloroforme, précédée d'une injection hypodermique d'hyoscine, morphine & cactine : laparatomie médiane sous ombilicale. L'omentum est adhérent a une masse de caillots sanguins et de fausses membranes au milieu desquels nous

retrouvons la trompe gauche, augmentée de volume, épaissie, et déchirée. L'utérus et les annexes de l'autre côté sont englobés dans les fausses membranes et nous terminons par une hystérectomie sub-totale. Drainage abdominal. Guérison sans autre incident qu'un tout petit abcès de la paroi.

OBSERVATION II.—Madame L. 27 ans mariée à 19 ans, trois enfants à terme, la dernier il y a deux ans et demi, i. e. en juillet 1910. Réglée normalement et régulièrement jusqu'au 15 novembre 1912; vers le milieu de décembre elle perd irrégulièrement, en petite quantité, un peu tous les jours. Le 7 janvier 1913 elle est prise subitement d'une douleur très aigüe, accompagnée d'une tendance à la syncope, d'une faiblesse extrême. Et elle continue d'être mal jusqu'au 3 février alors qu'elle est transportée à l'hôpital.

Elle est pâle, un peu tirée, température de 100°. F. le poulx à 120 pulsations à la minute. Le ventre est sensible, on y trouve de la défense musculaire dans la région inférieure, et au fond du cul-de-sac postérieur du vagin on sent une masse arrondie, à peine dure, difficile à examiner et à limiter à cause de la douleur que la moindre pression y provoque. Opération le 20 février: Grossesse tubaire du côté droit, rupturée. Hémorragie considérable représentée par des caillots d'un volume d'une tête de fœtus à terme. Ablation des annexes du côté malade et drainage de la cavité. La trompe présente une large déchirure qui agrandie nous permet de voir dans l'œuf un fœtus d'à peu près 4 semaines avec ses enveloppes.

La guérison se fait sans incident et la malade est aujourd'hui chez elle à faire sa convalescence.

OBSERVATION III.—Madame N. Agée de 39 ans est mère de 4 enfants tous nés à terme le dernier en mai 1910. Réglée régu-

lièrement jusqu'au 15 novembre elle a quelques pertes irrégulières vers le 18 ou 20 décembre 1912 avec quelques douleurs, mais elle ne doit prendre le lit que le 18 janvier alors qu'elle est prise d'une douleur abdominale intense, et subite accompagnée de syncope. Elle devient très pâle et son pouls s'accélère jusqu'à compter 120 pulsations à la minute. Après 4 jours de repos elle peut se relever pendant une semaine alors qu'elle est reprise d'une nouvelle crise de douleur avec plus de douleur, si possible que la première fois, son pouls s'élève à 160 à la minute.

Elle nous est amenée à l'hôpital le 10 février avec les symptômes suivants : Sensibilité et défense musculaire de la région inférieure du ventre, tumeur douloureuse dans le cul-de-sac postérieur du vagin. Température buccale de 100°. F. pouls à 125. La malade est opérée le 17. Laparatomie médiane qui découvre une masse de caillots située du côté gauche à travers lesquels semble sourdre du sang artériel, des pinces sont mises sur les deux pédicules de la masse annexielle, et la première tentative d'enlèvement de caillots amène dans la plaie un fœtus d'à peu près trois mois qui remue ses bras et ses jambes. Suspension de l'acte chirurgical pour l'interposition de l'acte religieux : nous baptisons le fœtus, et terminons l'opération par l'ablation des annexes du côté malade. Drainage de la cavité abdominale. Guérison sans incidents, la malade est prête à sortir de l'hôpital.

La pièce montre la trompe distendue, déchirée avec le placenta qui y est inséré, le cordon et le fœtus, ayant perdu un peu de sa fraîcheur au contact des embaumements du laboratoire mais qui est encore fort aisément reconnaissable.

OBSERVATION IV.—Madame L. 30 ans, mariée à 17 ans, elle a eu un enfant la première année de son mariage, depuis

elle a toujours eu certains troubles utérins, déviation postérieure, leucorrhée, pour lesquels elle a dû subir un curetage en 1911, septembre.

Elle voit régulièrement jusqu'en novembre 1912, le 10, exactement. Le 30 décembre elle est prise subitement de douleurs abdominales vives, avec une sensation de faiblesse, syncope, après un mois de repos au lit elle est assez bien pour se lever pendant à peu près une semaine, mais le 3 février elle est encore reprise d'accidents très aigus, analogues à ceux du mois de décembre, et à son arrivée à l'hôpital le 27 février elle est encore souffrante, son ventre est douloureux, sensible, il présente de la défense musculaire dans toute la région inférieure. Son cul-de-sac vaginal postérieur est rempli par une masse de consistance inégale, dont le toucher est excessivement douloureux.

Le 7 mars la malade subit l'opération suivante : laparatomie médiane qui découvre du côté gauche une énorme masse de caillots et de fausses membranes auxquels adhèrent l'omentum et quelques anses du petit intestin. Dans la masse du sang épanché nous trouvons un fœtus d'à peu près trois mois mort et macéré, mais prouvant que la grossesse n'a été interrompue que lors de la deuxième crise de douleur. L'opération se termine après une hystérectomie abdominale subtotala avec ablation des annexes des deux côtés. Drainage de la cavité abdominale.

La malade après onze jours est aujourd'hui en bonne voie de guérison.

Les quelques enseignements pratiques que l'on peut tirer de ces observations trop longues déjà peut-être sont à mes yeux les suivants :

Tout retard de la menstruation doit toujours attirer l'attention du médecin, et lui faire rechercher la grossesse.

Tout accident subit débutant par des douleurs dans la région

abdominale basse doit attirer l'attention du côté de la rupture tubaire.

Le diagnostic de rupture de grossesse extra-utérine et de l'hémorragie interne qui l'accompagne se fera par l'histoire de grossesse soupçonnée et les symptômes aigus de l'hémorragie interne, avec en plus la présence dans le cul-de-sac de Douglas d'un caillot de sang, dont le toucher très douloureux, donne une impression très variable quant à la consistance.

La rupture de la trompe, dans la grossesse tubaire ne tue pas toujours le fœtus, du premier coup, mais il vit dans des conditions tellement précaires que par suite de la répétition des accidents il ne peut guère s'en tirer.

Enfin. Il y a lieu de toujours opérer, à moins d'indications contraires formelles, es malades qui ont souffert d'accidents aigus ou chroniques dus à la rupture d'une grossesse tubaire. Ces accidents peuvent en effet se répéter à plusieurs reprises et leur gravité peut mettre en danger la vie des malades. Les caillots peuvent d'ailleurs s'infecter et conduire à des septicémies graves.

Québec, 18 mars 1913.

— :00: —

RÉPONSE A L'UNION MÉDICALE

—

Le style, c'est l'homme, l'anonymat c'est l'arme des lâches : telles sont les deux pensées qui jaillissent à la lecture de la lettre d'un correspondant qui désire garder *l'anonymat*, parue dans *L'Union Médicale* du Canada, livraison de mars 1913, p. 170.

Les lecteurs intelligents de *l'originale* publication ont jugé l'homme qui signe *Hygiène* par son style; ils l'ont reconnu, je n'insiste pas.

Comment la rédaction (N. D. L. R.) a-t-elle pu se procurer l'anonymat de l'homme courageux qui désirait le garder, mystère. Il avait raison le brave *Hygiène*, il avait cent fois raison de désirer garder en sa possession son anonymat; mais puisque *L'Union Médicale* le reproduit, N. D. L. R. aurait dû dire garder l'anonyme, c'est moins barbare. On est malin, à la rédaction de *L'Union*, et on a préféré mettre la note dans la même langue que la lettre.

Si *l'anonymat* n'avait fait que me répondre, on peut être assuré que jamais N. D. L. R. aurait consenti l'hospitalité à pareil baguenaudage, puisqu'à *L'Union*, sous la signature de M. Lesage, on trouve ridicule la situation faite aux hygiénistes experts. Mais la lettre visait plus loin, elle désignait un médecin de Québec, membre du Conseil d'Hygiène, qui n'est pas médecin municipal; elle attaquait donc d'une façon ignoble et dégoutante le Dr Art. Simard, il n'en fallait pas plus pour obtenir droit de cité à *L'Union Médicale*.

Quand on attaque d'une pareille façon, on a le courage de ses convictions, on ne se cache pas en autruche comme vous le faites, c'est lâche; si on a le cœur et le courage à la bonne place, on signe.

Vous avez trouvé dans la dernière livraison du *Bulletin Médical* un article déplacé, rempli de faussetés, mais signé, et pour y répondre vous attaquez le *Bulletin*, vous signalez six lignes, vous daubez sur le Dr Simard, et vous vous couvrez de *l'anonymat*. Quelle belle défense vous faites!

Vous parlez des difficultés à reformer notre population au point de vue hygiénique, qu'en savez-vous? On n'a rien fait, rien

tenté de sérieux, à tel point que, tout récemment, un Conseil municipal avait recours à la loi et forçait l'action du Conseil d'hygiène par l'intermédiaire de son avocat pour la protéger.

Vous prétendez connaître ces difficultés; oui, autruche, si les fonctionnaires du Bureau provincial d'Hygiène ont eu à tenir registres, casiers sanitaires, des « diaries » sur lesquels il faut s'asseoir quelques minutes plusieurs fois par jour, je comprends leurs difficultés, ils ont pu faire beaucoup pour l'hygiène, mais je vous avoue en toute franchise et vous en conviendrez avec moi, pour ce qui paraît le plus c'est ce qu'ils n'ont pas fait. « Quand j'aurai l'expérience des gens que j'ai attaqués avec tant de sans gêne, » me dites-vous, (à Dieu ne plaise que ce soit bien tard,) je serai un bon bureaucrate en hygiène, un général en chambre, je ne serai pas un hygiéniste.

Parmi les faussetés dont vous m'accusez, rangez-vous l'affirmation que j'ai faite que les D. P. H. étaient rares au Bureau d'Hygiène. Vous avez omis de me le dire dans votre correspondance; vous pouvez répondre, mais je vous avertis que c'est à moi seul qu'il faut vous en prendre, c'est moi seul qu'il faut attaquer et surtout ne manquez pas de signer votre véritable qui en pratique s'identifie peut-être avec Hygiène, mais au Bureau il n'y a guère que la théorie qui compte. Signez, brave homme; de grâce, un beau geste, une fois n'est pas coutume, signez. Si je vous mets ainsi à contribution, veuillez me pardonner, c'est sujet à revanche. Vous pourriez peut-être, en même temps, m'expliquer la phrase suivante que je relève dans votre lettre :

« J'ai beau chercher, je n'en vois que deux qui aient quelque chose à faire en dehors du Conseil, sur des questions d'hygiène. » Faire sur des questions d'hygiène en dehors du Conseil, n'est pas un tour de force ordinaire : une explication, s'il vous plaît, et en récompense, je vous promets la publication de la deuxième

circulaire aux inspecteurs régionaux : elle est tordante, vous verrez.

Vous m'accusez d'un crime de lèse-majesté : j'ai attaqué la noble figure de l'Eminent Secrétaire du Conseil d'Hygiène ! Pardon, autruche, j'ai attaqué le Conseil d'Hygiène, j'ai ridiculisé la première circulaire aux inspecteurs régionaux, j'ai protesté contre le traitement insuffisant que l'on a fait à ces inspecteurs, j'ai sollicité meilleur sort pour des confrères, très bien ; l'éminent secrétaire n'est pas, que je sache, le conseil d'hygiène à lui tout seul, c'est un fonctionnaire, un secrétaire, c'est tout. S'il est la cause de la situation qu'on a faite aux inspecteurs régionaux, s'il est le parrain de la circulaire, s'il dicte ses volontés aux neufs conseillers, « dont deux sont médecins municipaux, merci » ; s'il prend la responsabilité de tous les actes du Bureau, qu'il encaisse, qu'il écope, c'est lui que je vise, sinon point n'est besoin de le défendre. Au surplus suis-je seul à trouver ridicule la situation des hygiénistes régionaux ? Lisez, brave anonyme ce que disait M. LeSage, — il n'est pas un jeune sans expérience — au dîner de la Société Médicale de Montréal, et relisez ce discours magistral pour vous en bien pénétrer ; voyez ce qu'il pense de la largesse du Conseil d'Hygiène, et aussi les espérances qu'il fonde sur le courage et la conviction du Dr Simard que vous attaquez d'une manière si vile. Vous n'avez peut-être pas l'habitude de la lecture et de la recherche scientifique, je vais vous éviter cette dernière gymnastique.

« On a exigé de ces médecins une compétence particulière, et c'est juste. Ils sont obligés de suivre des cours pendant plusieurs mois, à l'Université Laval, de subir des examens théoriques et pratiques très sévères. Ces diplômés sont donc de véritables spécialistes en hygiène. Leurs devoirs consistent à faire l'éduca-

tion du peuple au point de vue des maladies contagieuses, de la puériculture, des meilleures méthodes d'assainissement, en un mot, ils travailleront dans le but de diminuer la mortalité et la morbidité. Ils augmenteront ainsi la fortune publique.

« Ils n'ont pas le droit d'exercer.

« Combien gagnent-ils?... \$1,500 (pardon, M. LeSage \$1,200) par an, à part leurs dépenses de voyage, pourvu qu'elles ne dépassent pas un chiffre de.... fixé préalablement.

« Dans Ontario, on paie ces mêmes inspecteurs \$2,000 et on leur alloue une somme de \$1,000 pour frais de voyage, avec augmentation.

« Dans les conditions actuelles du coût de la vie, comment voulez-vous qu'un médecin, qui a femme et enfants, qui doit figurer au premier plan parmi ses concitoyens, puisse vivre convenablement avec un si maigre revenu et aimer avec ardeur une profession à laquelle il donne le meilleur de son esprit et de son cœur?

« Pourquoi ne pas mieux rétribuer les titulaires de ces postes importants qui enrichissent les gouvernements et qui éclairent le peuple?

« *Pourquoi?* » (1)

Puis plus loin, parlant du bill Roddick, M. LeSage continue, « à tout événement nous comptons sur notre président... sur le Dr Simard, de Québec, vice-président, à qui il n'est pas facile de faire croire qu'une sardine est capable d'obstruer le port de Québec.... »

Allons, dépêchons! Arrachons-nous une plume, taillons-la à la hache ou ne la taillons pas du tout, élaboussons M. LeSage. Peut-être *L'Union Médicale* publiera-t-elle votre anonymat,

1. *L'Union Médicale*, Mars 1913.

mais prenez garde, il pourrait vous en cuire, le nom de ce Monsieur figure bien en vue, en caractères bien gras sur la couverture du journal, et vous courez le risque du panier; faudra du doigté comme pour évangéliser la province au point de vue hygiénique. En tous cas soyez prudent, soignez votre style, soyez original, servez-vous de votre grammaire et aussi de votre dictionnaire. Vers CON vous vous reconnaîtrez, vous trouverez que conte, en français, signifie récit court et rapide d'un fait plaisant, vrai ou faux, vous pourrez corriger l'idée que vous vous êtes faite de ce mot qui est loin d'être trop pompeux, et qui, au contraire, sied très bien dans les circonstances.

Vous m'accusez de vouloir façonner un piédestal à mon héros : ce n'était pas mon intention, mais puisque vous m'en fournissez l'occasion, je citerai l'acte courageux qu'a accompli M. Simard. Seul au Conseil d'Hygiène il a protesté contre l'injure faite à la profession médicale. Il est beau de se payer de grands mots et de longs discours, mais l'action vaut mieux que la plus belle phrase. Vous qui vous cachez derrière le pseudonyme trop pompeux, dans les circonstances, c'est le cas de le dire, auriez-vous eu le courage d'en faire autant? Merci, Hygiène, d'avoir signalé le geste noble de notre représentant au Conseil d'Hygiène, vous auriez pu modifier la forme, mais je ne m'en plains pas trop, vous avez pleinement démontré à tous les lecteurs de *L'Union* que s'il est la statue, vous êtes le roquet, et si par contre on doit élever un monument au Conseil d'Hygiène pour tout ce que vous lui prêtez d'efforts, et de dévouement à la grande cause de l'Hygiène, c'est vous qu'on devra placer en bas-relief avec casiers, feuilles de dépenses, registres, etc, pour stigmatiser aux yeux des générations futures l'inertie dans l'action, la nullité et la stérilité dans l'effort.

Si au moins vous aviez pour vous cette jeunesse que vous me

reprochez, on pourrait espérer ; mais non, la sénilité précoce dont vous vous accusez et que je lis volontiers entre les lignes de votre lettre vous classe à tout jamais dans la catégorie des débiles. Il vous manque la sève qui vivifie et donne le courage.

O. LECLERC

—:OO:—

LIGUE ANTITUBERCULEUSE DE QUÉBEC

RAPPORT OFFICIEL DE LA 2^{ème} ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

ÉLECTIONS DES OFFICIERS POUR L'ANNÉE COURANTE

Jeudi soir, le 27 courant, a eu lieu à l'Hôtel de Ville, une réunion générale de la Ligue Antituberculeuse, sous la présidence de l'hon. juge Chs. Langelier.

Nous sommes particulièrement heureux de mettre sous les yeux du public, qui a répondu avec tant de générosité aux appels qui lui ont été faits les résultats surprenants qui ont couronné les efforts de la ligue.

SECOND RAPPORT ANNUEL DE LA LIGUE ANTI-TUBERCULEUSE DE QUÉBEC

Monsieur le président,

Mesdames, messieurs,

Voilà plus de deux ans que notre Ligue est fondée. Depuis ce temps, son activité s'est fait sentir inlassable et constante. Nous pourrions la suivre, cette action, dans toutes ses manifes-

tations. Elle apparaît comme un riche filon fait des efforts et du dévouement de chacun.

Il nous faut citer particulièrement tous les membres du Comité qui ont montré beaucoup d'attention aux intérêts de la Ligue, qui n'ont pas hésité à sacrifier leur temps pour venir à ses séances ou s'en occuper d'autre manière.

Il y a aussi notre distingué président qui s'est dépensé sans compter : sa personnalité et son dévouement n'ont pas peu contribué à nous attirer de nombreuses sympathies et de précieux encouragements.

Nous ne pouvons qu'apprécier celui qui nous vient de la ville de Québec, qui, par son maire, a augmenté de deux cents piastres, (\$200), l'octroi annuel de mille piastres (\$1000) qu'elle nous accordait. Qu'il nous soit permis de dire, que notre premier magistrat fait preuve de discernement et d'esprit public en aidant aussi généreusement notre œuvre, qui est sociale au meilleur sens du mot.

Le 14 janvier dernier, il y eut une délégation auprès du premier ministre, conduite par M. le président de la Ligue, pour demander l'aide du gouvernement en faveur du dispensaire. Nous n'avons encore rien reçu. Ceci sans doute, est dû à l'absence du Premier ministre en Europe.

Cependant, forts de la recommandation de la Commission Royale nommée par le gouvernement, et, nous appuyant sur ce fait, que l'on subventionne deux institutions similaires de Montréal, l'Institut Bruchési et le Royal Edward Institute, nous avons lieu de croire que l'on nous accordera l'aide généreuse que nous attendons.

Il fut un temps où, malgré la grande habileté de notre trésorier, nous nous trouvâmes sans ressource. Le docteur Paquin se chargea alors d'organiser une collecte dans toute la ville.

Grâce à une organisation superbe, fruit d'un travail intelligent et d'un devouement inlassable de la part du Docteur et de madame Paquin, cette quête fut un succès. La grande générosité québécoise s'affirma une fois de plus.

La Ligue reconnaissante félicite le Dr Paquin et Mme Paquin et les en remercie.

Nous en profitons aussi pour réitérer à tous ceux qui ont contribué à ce succès de quelque manière, les remerciements que leur adressait publiquement monsieur le président, le quatre mars courant.

En vue de l'éducation populaire, recommandée par le comité de la Ligue, nous avons demandé au secrétaire correspondant, Melle Lefebvre, une chronique anti-tuberculeuse devant paraître chaque samedi. Vous les avez lues dans tous les journaux.

Monsieur le président,
(Le Dispensaire).

Nous avons l'honneur de vous soumettre le tableau des opérations du dispensaire depuis sa fondation, au 1er février dernier c'est-à-dire pour deux ans :

Cinq cent quinze malades se sont fait inscrire au dispensaire. Sur ce nombre, une centaine ont été renvoyés comme non tuberculeux ; vingt-cinq l'ont été comme non indigents et possédant les moyens de payer leur médecin. Vingt-quatre ont laissé la ville, ou ne réclament plus nos soins.

Soixante et six de nos malades, rendus à la dernière période de la maladie, sont morts depuis deux ans. Il nous reste donc encore trois cents malades sous nos soins, dont deux cent cinquante manifestement tuberculeux. La balance, c'est-à-dire cinquante malades, sont sous observation.

Une moyenne de vingt-cinq malades par semaine sont traités à domicile par le médecin interne.

Deux mille six cent seize visites ont été faites par l'infirmière du dispensaire, Mlle McGrevy.

Cent sept logis de tuberculeux ont été désinfectés par le bureau de santé sur notre avis.

Enfin, au dispensaire même, (6383) six mille trois cent quatre vingt-trois consultations ont été données.

(19907) Dix neuf mille neuf cent sept pintes de lait et mille six cent quinze (1615) douzaines d'œufs ont été distribuées gratuitement.

Enfin, par ordre chronologique, les médecins suivants ont fait la clinique du dispensaire :

MM. Dr E. Nadeau, Paquin, Lessard, Faucher, Gosselin, Alf. Drouin, Gilbert, Delany, Walsh, Stevenson, Giggie, Emile Fortier, Darveau, Racine, Plamondon, Lemieux, Dagneau, Leclerc Odilon, Derôme, Alb. Drouin. Devarennés, Guérard, Frémont, Bédard P. W., Bédard Azarie, Vallée Jules, Edge, St-Hilaire Samson, Caouette.

Nos pauvres malades reconnaissants bénissent le nom de ces médecins dévoués.

Un pharmacien d'expérience, M. Giroux, remplit les prescriptions au dispensaire.

Nous devons ajouter : chacun de nos malades reçoit à la consultation des « Tracts » anti-tuberculeux, des crachoirs hygiéniques ou des solutions antiseptiques pour les crachoirs ordinaires, ainsi que des mouchoirs de papier.

Nous sommes heureux de constater que nos malades sont des gens « avertis » et prennent les mesures préventives nécessaires.

Enfin, trente-huit de nos malades ont bénéficié d'un séjour à la campagne durant l'été, grâce à la bienveillance d'un comité de dames charitables.

Le dispensaire a aussi bénéficié des connaissances spéciales de M. le docteur Arthur Vallée, bactériologiste de la ville, qui a fait cent cinquante-deux examens de crachats pour nos malades.

Un de nos médecins distingués travaille depuis quelque temps avec une énergie et un dévouement admirables à l'établissement d'un hôpital pour les tuberculeux. La Ligue encourage ce beau mouvement et ne saurait qu'applaudir au succès de l'entreprise.

Le dispensaire sera toujours l'endroit du plus grand nombre de l'ouvrier surtout, qui ne peut abandonner complètement son travail ; mais l'hôpital est indispensable aux plus malheureux de nos malades, à ceux qui ne peuvent être traités à domicile, et utile à tous ceux qui ont les moyens de se faire traiter dans un hôpital bien organisé.

La Ligue, monsieur le président, a le droit d'être fière de l'œuvre accomplie depuis deux ans, et les résultats obtenus doivent l'encourager à poursuivre son œuvre humanitaire.

Elle sollicite donc de ses membres le concours des mêmes dévouements et des mêmes sacrifices pour l'avenir.

RAPPORT DU TRÉSORIER

État des recettes et des dépenses de la Ligue Anti-tuberculeuse de Québec, du 1er février 1912 au 27 mars 1913.

DEPENSES

Salaires	\$ 2,593.20
Loyer	195.00
Ameublement	11.45
Divers, \$209.12 et \$117.94.....	327.06
Téléphone.	25.00
Lait et œufs.....	1,260.60
Remèdes	725.24

Impressions et annonces.....	13.50
Chauffage.....	57.75
Eclairage.....	24.81
Lectures et conférences.....	135.00

	\$5,368.61
Balance.....	5,950.63

\$11,319.24

RECETTES

Balance.....	\$ 3,671.90
" (M. Tessier).....	18
Corporation de Québec.....	1,200.00
Souscription.....	5.00
" (Fév. 1913).....	6,350.50
Intérêt sur compte de banque.....	91.66

\$11,319.24

N. LAVOIE,
Trésorier.

On procéda ensuite à l'élection des officiers.

Sur proposition de M. le Dr Emile Nadeau, secondé par M. le Dr Vaillancourt. le même comité exécutif est maintenu en office pour l'année courante.

Proposé par le Dr Art. Simard, secondé par le Dr Dagneau :
Que le Dr Nadeau soit nommé assistant-trésorier. Adopté.

Après quelques autres affaires de routine, la séance est levée.

(Signé)

Le secrétaire général,

Dr ADJ. SAVARD.

INTERETS PROFESSIONNELS

SOCIÉTÉ MÉDICALE DE QUÉBEC

Séance du 18 Mars 1913

A neuf heures moins dix minutes, ouverture de la séance, sous la présidence de M. le Dr E. M. A. Savard.

M. le Dr Jos. Vaillancourt est nommé secrétaire pro-tempore, vu l'absence du secrétaire officiel.

Les membres qui assistent à cette réunion sont Messieurs les Docteurs : Arth. Simard, Alb. Jobin, Arthur Vallée, Adolphe Drouin, Jos. Dobbin, L. D. Gauthier, E. St-Hilaire, D. Pagé, Achille Paquet, Geo. Ahern, Alb. Bergeron, Jos. Gilbert, Art. Leclerc, Emile Nadeau, Odilon Leclerc, Alfred Drouin, P. C. Dagneau, et plusieurs étudiants en médecine.

Le procès verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La correspondance suivante est communiquée aux membres de la Société : 1° Dans une lettre en date du 24 février 1913, M. le Dr J. A. Beaudoin, de Lachine, attire l'attention de la Société Médicale de Québec, sur le 4^e Congrès International d'Hygiène scolaire, et demande à la Société Médicale de formuler le vœu que le gouvernement provincial y délègue des représentants officiels. Le secrétaire est autorisé à répondre à M. le Dr Beaudoin, qu'il sera donné suite à sa demande.

2° Lettre en date du 27 février 1913, de la Société Médicale des Trois-Rivières « laquelle élève ses humbles protestations

contre l'insuffisance des salaires alloués aux inspecteurs sanitaires dans la province de Québec. »

3° Lettre de la Faculté de Médecine de Laval, Montréal: Remerciements pour sympathies à l'occasion de la mort du Professeur Henri Hervieux.

M. le Dr Emile Nadeau prend le fauteuil et donne communication d'un travail original sur l'hygiène industrielle: « ce que la Compagnie National Cash Register de Dayton, Ohio, a fait pour le bien-être social de ces 3500 employés, » ce travail est illustré de nombreuses projections.

Le Président remercie d'une manière très élogieuse M. le Dr E. Nadeau, de son travail si intéressant et lui offre au nom de la société ses plus sincères félicitations.

M. le Dr P. C. Dagneau, rapporte une série de quatre grossesses extra-utérines, qu'il a eues à opérer tout récemment. Ces quatre interventions ont donné quatre succès.

Mrs les Drs D. Pagé et Arth. Simard disent quelques mots de la grossesse extra-utérine et ses relations avec l'enseignement théologique.

La séance est levée à dix heures et vingt-cinq minutes.

EDG. COUILLARD, M. D.

Séc. Soc. Méd. de Q.

REVUE DES JOURNAUX

ANALYSES

TECHNIQUE ET INDICATIONS DE LA LAPAROSCOPIE.

—(Dr L. Rénon, *Journal des Praticiens*, 8 mars 1913.)

Jacobaens (de Stockholm) a réalisé, en ces dernières années l'endoscopie des cavités péritonéale et pleurale. Ces deux procédés d'exploration portent les noms de laparoscopie et de thoracoscopie.

Le principe de la méthode consiste à passer un cystoscope dans la gaine d'un trocart et à regarder dans la cavité abdominale. La gaine du trocart se termine par une petite chambre dans laquelle se meut une soupape métallique qui permet d'interrompre à volonté la communication de la cavité péritonéale avec l'air extérieur.

La technique est différente selon que le malade présente ou non de l'ascite.

Au cas d'ascite, on évacue le liquide jusqu'à siccité, puis on insuffle de l'air ou de l'oxygène stérilisé. Lorsque l'abdomen est légèrement distendu, on passe le cystoscope et l'on regarde en projetant l'instrument en divers sens. L'exploration terminée, l'on permet à l'air ou à l'oxygène de s'évacuer, en maintenant la soupape ouverte. L'on peut aussi, s'il y a lieu, laisser le gaz en place, et alors, on n'a qu'à retirer la gaine du trocart.

Le siège de la ponction varie suivant la partie de l'abdomen

que l'on veut examiner. Si l'on désire explorer la surface du foie, il faut ponctionner sur le côté du muscle droit à la hauteur ou au-dessus de l'ombilic. Si l'ascite est libre, on peut, en modifiant la position du malade, faire refluer le liquide dans l'endroit à examiner.

Lorsqu'il n'y a pas d'ascite, l'on incise la peau sur une profondeur de 2 à 3 millimètres, puis, avec une aiguille à ponction, terminée par un mandrin, on pénètre à travers les dernières couches de la paroi. On insuffle alors l'air, puis on substitue à l'aiguille le trocart et le cystoscope.

Pour M. Rénon, cette dernière technique est difficile et dangereuse. Elle risque de blesser l'intestin. Mieux vaudrait une incision exploratrice.

M. Rénon propose certaines modifications qui sont sans doute très ingénieuses, et qui diminueront de beaucoup les dangers, si elles sont faciles à réaliser dans la pratique. Quoiqu'il en soit, Jacobaens a pratiqué jusqu'à présent 109 examens laparoscopiques, et au cours de ces examens il a pu se rendre compte de l'état du foie, du péritoine pariétal, péritoine viscéral et de l'intestin.

La couleur, la forme, l'aspect général du foie (foie ficelé, gomes du foie, granulations) apparaissaient avec netteté.

Les altérations du péritoine, surtout celle de la péritonite tuberculeuse, se voyaient fort bien.

L'auteur en conclut que la Laparoscopie fournit des renseignements de valeur, et que son utilité, quoique relative et subordonnée à de nombreuses circonstances lui donne le droit d'entrer dans la pratique courante.

Il a pratiqué lui même, la laparoscopie chez 3 malades atteints de cirrhose de Laennec et dans chacun de ces 3 cas le degré de congestion constaté au niveau du péritoine concordait avec

l'intensité de l'épanchement ; et, de plus le pronostic s'est superposé au résultat de l'examen laparoscopique.

Jacobaens utilisant la même technique, à pratiqué 71 fois la thoracoscopie ; mais M. Rénon n'a pas encore osé faire cette exploration. Il considère que l'instrumentation est encore trop défectueuse.

J. P. F.

TRAITEMENT DES KYSTES SYNOVIAUX DU POIGNET PAR LES INJECTIONS DE TEINTURE D'IODE :

Par JEAN PAKOWSKY, « *Le Progrès Médical* » 8 Mars 1913.

« Ce n'est pas un traitement nouveau, dit M. Pakowsky, c'est la vieille méthode de Duplay. On en fait mention dans presque tous les traités et manuels, mais on se contente, de la citer presque à titre historique, bien loin après l'extirpation, sur le même rang que les autres méthodes d'injections modificatrices. Elle mérite mieux. »

S'appuyant sur le témoignage de M. Robineau, qui lui aussi a expérimenté la méthode et en a obtenu d'excellents résultats, M. Pakowsky préconise cette méthode avec la technique suivante : Pour toute instrumentation il suffit d'une seringue de Pravaz avec aiguille courte. Le dos de la main où saille le kyste est badigeonné à la teinture d'iode. La paume de la main est mise à plat sur une table. Pour rendre le kyste plus saillant, s'il est peu apparent, la main dépassera le bord de la table, ou la laissera pendre faiblement. Dans cette posture on immobilisera le kyste avec deux doigts de la main gauche tandis que d'un coup on enfoncera la petite aiguille d'injection ; 9 fois sur 10 la ponction du kyste ne donne issue à rien. Deux ou

trois gouttes de teinture d'iode—de préférence de l'ancien codex—sont poussées dans l'intérieur de la cavité kystique. On retire l'aiguille. Si à ce moment quelques gouttelettes de gelée kystique sourdent spontanément par la pique, mélangées à la teinture d'iode, il est bon dans ce cas de réinjecter un peu d'iode dans le kyste. Pansement compressif au moyen de quelques compresses graduées, ou de quelques rondelles d'amadou. Quelques tours de bande maintiennent le tout. En somme le pansement ne doit gêner en rien les mouvements de la main ou des doigts. Au bout de 4 ou 5 jours, nouvelle injection, même pansement léger et compressif. Celui-ci est laissé en place trois jours. Au bout de ce temps dans 99% des cas le kyste est complètement guéri. Dans les cas tout-à-fait exceptionnels où il est encore un peu apparent, nous réinjectons quelques gouttes de teinture d'iode.

Pour Robineau et Pakowsky aucun kyste ne résiste à trois injections.

Aucun des autres procédés classiques ne présente les avantages du procédé de Duplay : *simplicité, indolence, guérison définitive sans immobiliser à aucun instant le malade.*

L'auteur passe en revue les désavantages des autres procédés : Ecrasement, discision sous cutanée. Extirpation, dont la cicatrice apparente peut se transformer en chéloïde et qui nécessite une technique plus difficile et une instrumentation plus compliquée, comportant en outre les risques d'une asepsie dont on n'est pas toujours certain.

L'injection peut-elle déterminer des accidents? Même lorsqu'il y a des anomalies il est toujours facile d'éviter la ponction d'un vaisseau, ce qui n'est pas à redouter.—Le gros argument contre toute injection modificatrice dans un kyste du poignet est la *possibilité de sa communication avec l'articulation.* Cette

communication existe-t-elle pratiquement, est chose fort douteuse. Les statistiques de Pakowsky et de Falkson tendent à prouver le contraire. Depuis Gosselin en France, l'étude anatomique de ces kystes porte à croire à l'origine non articulaire de ces kystes. Ledderhose, Ritschel, Ferruccio et Lecène croient à la constitution indépendante de ces kystes.

« En résumé, dit Pakowsky, nous estimons que la méthode de Duplay est la méthode de choix pour le traitement des kystes du poignet, par contre c'est la méthode la plus simple et celle qui donne les meilleurs résultats. »

EDG. C.

CONTRIBUTION A LA PATHOLOGIE ET A L'ETIOLOGIE DU SOI-DISANT BOTRYOMYCOME (GRANULOME TELANGIECTASIQUE).—Par Louis Sauvé. *Journal de chirurgie*, décembre 1912.

“ C'est Kuttner, en 1905, qui, en substituant la dénomination de *granulôme télangiectasique* à celle de botryomycôme, fit disparaître une confusion anatomique regrettable, et désigna les lésions par leur véritable nom, dit l'auteur. Mais, si l'on sait bien, à l'heure actuelle que le granulôme télangiectasique est essentiellement constitué par un bourgeon charnu remarquable par la quantité de capillaires dilatés qu'il contient, on est beaucoup moins renseigné sur sa pathogénie. ”

C'est ce qui fait l'intérêt apporté par les deux observations publiées récemment par Konjetzny, de Kiel, lesquelles montrent que cette tumeur télangiectasique peut provenir de tumeurs vasculaires.

Le premier cas est celui d'un homme de 30 ans, porteur depuis sa naissance d'un nævus vasculaire du pouce; un petit bourgeon charnu se développe à ce niveau et il l'extirpe avec des ciseaux:

cette petite tumeur récidive, et, cette fois un chirurgien en pratique l'ablation. Aucun traumatisme n'avait déterminé la première prolifération. L'examen histologique de la tumeur montre que le pédicule du botryomycôme s'implante sur un angiôme. Il y a également présence d'éléments sarcomateux dans la tumeur. Cette observation est des plus nettes.

Le deuxième cas, moins démonstratif concerne un garçon de 19 ans, qui, s'étant mordu la langue, voit survenir un granulôme télangiectasique qu'on extirpe. Étiologie traumatique banale. Par contre, au microscope, on voit que le granulôme repose sur un tissu nettement angiomateux.

On pourrait donc, suivant Konjetzny, considérer les granulômes télangiectasiques comme résultat de la prolifération des éléments fibreux d'angiômes cutanés avec tendance à la dégénérescence sarcomateuse. Le premier cas est des plus probants; mais comme on ne peut conclure définitivement d'un seul cas, il engage du moins à orienter les recherches cliniques et histologiques dans ce sens.

Dr EDG. C.

UN CAS DE MORT PAR EMBOLIE APRES INJECTION
DE PÂTE BISMUTHÉE (MÉTHODE DE BECK) DANS
UNE FISTULE D'EMPYÈME.—Par Louis Sauvé. (*Journal de chirurgie*, décembre 1912.)

En outre de l'intoxication par le bismuth déjà signalée comme un des dangers fréquents de la méthode de Beck, l'embolie est certainement le plus redoutable. Beck lui-même avait signalé sa possibilité dans son mémoire de 1909 et l'avait démontrée expérimentalement.

Voici un cas rapporté par Brandes, de Kiel, où le patient est

mort à la suite de l'injection bismuthée : " Il s'agit d'un journalier de 30 ans, qui, opéré en septembre 1911 d'une pleurésie purulente, garda à la suite de son opération une fistule pleurale. En juin 1912, il entra à la clinique d'Auschütz dont l'auteur est l'assistant. On lui fit une première injection de 10 c. c. de pâte de Bismuth, puis, trois jours après, une seconde injection de 40 c. c. poussée sous une pression insignifiante. Au moment où l'on retirait la sonde de Nélaton par laquelle l'injection avait été faite, le malade perdit connaissance, sa respiration devint fréquente et stertoreuse, le pouls misérable. Malgré des injections d'huile camphrée, l'état ne s'améliora pas, la respiration prit le rythme de Cheyne-Stokes, et le malade mourut le lendemain matin sans avoir repris connaissance. "

L'autopsie montra une des grosses artères du poumon complètement remplie de pâte de Beck, qui arborisait en fines ramifications dans les rameaux de cette artère dont tout le territoire était infarci. On a également retrouvé de très fines particules de pâte de Beck embolisées dans la plupart des petites artéριοles viscérales, notamment dans les artéριοles cérébrales, spléniques, rénales, mésentériques. Le point de départ de l'embolie fut trouvé : dans la fistule pleurale s'ouvrait une veine remplie de pâte de Beck. L'auteur conclut en disant que les dangers de la pâte de Beck compensent et au delà ses avantages ; embolie et intoxications compromettent l'avenir de la méthode.

Dr EDG. C.

ÆSCULAPE. Grande revue mensuelle illustrée, latéro-médicale. Le numéro : 1 fr. Abonnement : 12 fr. (Étranger : 15 fr.) A. ROUZAUD, éditeur, 41, rue des Ecoles, Paris.

Sommaire du No. de février 1913.

Les Serpents de mer (16 illustr.), par le Prof. EDM. PERRIER.—Le Grand Serpent de Mer décrit dès le XVI^e siècle par Olaüs Magnus; Oudemans, directeur du Jardin Zoologique de La Haye, place en 1901 la question sur le terrain scientifique; les faux serpents, les géants des mers, pouvant simuler l'aspect du serpent de mer; le colosse de la baie d'Along ne serait-il pas un survivant du grand type disparu des Mosasaures?

Les crises nerveuses de Napoléon (4 illustr.), par le Dr RAVARIT.—Une première crise au collège de Brienne, une double crise au passage de la Bérézina, peut-on penser à l'épilepsie fruste?

Psychologie d'assiégés : Le Siège de Toul en 1870 (15 illustr.), par le Dr BONNETTE.—Un bombardement incessant, énervant; la vie des assiégés dans les caves; la mère Marie, supérieure d'une école de la doctrine chrétienne, note quotidiennement les terreurs subies; extraits de son journal.

La satire, le fantastique et la licence dans la sculpture flamande (22 illustr.), par le Dr LECOUDOUR.—Les Flamands, francs-buveurs, drôles et joyeux drilles, ont créé un art populaire intéressant pour le médecin. La satire de toute une société représentée sur les stalles des églises, sur les poutres des Hôtels de Ville; la femme au ver solitaire, le moine ascétique, la courtisane, la vierge folle, le fou, le béquillard, la femme moitié ange moitié serpent, le noctambule, la belle-mère, l'ivrognerie, la vie conjugale, les bains mixtes, etc.

Preuves somatiques de l'origine royale des Naundorff

(7 illustr.), par BOISSY D'ANGLAS.—Naundorff et ses descendants ont tous les caractères physiques des Bourbons et des Halsbourg: menton, dents, paupières, nez... Les trois cicatrices vaccinales de Naundorff; le nævus de la cuisse (signe du Saint-Esprit); la cicatrice de la lèvre supérieure (morsure de lapin); l'acte de décès et le tombeau de Delft.

L'Hôtel-Dieu de Lyon (4 illustr.), par le Dr RIMAUD.—Un souvenir ému au Grand Hôtel-Dieu de Notre-Dame de Pitié du Pont du Rhône avant qu'il ne disparaisse. La fondation du roi Childebart et de la reine Ultrogothe.

Le prix des cadavres à Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles (8 illustr.), par M. FOSSEYEUX.—Exhumations de cadavres dans les cimetières parisiens par les étudiants et les chirurgiens sous cieux d'étudier l'anatomie: les luttes avec le guet; les cadavres transportés clandestinement dans des carosses...

SUPPLÉMENT (20 illustr.).—*Une double question à propos des miracles de Lourdes.*—*Pour la construction d'un aimant gigantesque.*—*La tête de mort ailée de Ligier Richier.*—*La consommation de la viande de chien à Berlin.*—*Un Soufi à Paris.*—*Les « Nymphes » des baies du Japon.*—*La conscience des agonisants.*—*Les derniers moments de Beethoven.*—*Faut-il des spécialistes sportifs?*—*Forain au Pavillon de Marsan.*—*Une tribu de Nilgiris, les Todas.*—*Du moyen d'exercer la médecine avec succès au XVIIe siècle.*—*Le lait desséché.*—*Les herbes du diable.*—*Le nerf de la science.*

BIBLIOGRAPHIE

—

HISTOIRE DES ORIGINES ET DE L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE DE DÉGÉNÉRESCENCE EN MÉDECINE MENTALE, par le Docteur Georges GÉNIL-PERRIN. 280 pages in-8°. Paris, Alfred Leclerc, 1913. Prix : 6 francs.

La notion de dégénérescence mentale est mal définie, parce qu'elle est diversement définie. L'auteur s'est efforcé à fixer la valeur exacte de cette idée en remontant à ses origines et en suivant pas à pas son évolution.

L'idée de dégénérescence mentale trouve ses origines lointaines dans le *problème des rapports du physique et du moral* et dans les formes premières, de *la question de l'hérédité*. Elle trouve son origine immédiate dans la notion de *prédisposition héréditaire*.

La doctrine de la dégénérescence acquiert son plein développement dans l'œuvre de Morel, qui consacre, en la mettant en valeur, *l'affiliation de la psychiatrie à la médecine générale et à la biologie*.

Vaste conception anthropologico-psychiatrique dans l'œuvre de MOREL, la notion de dégénérescence deviendra plus tard, en particulier dans l'œuvre de MAGNAN, *un instrument de nosologie*. Pénétrant dans la psychiatrie allemande avec le *Traité* de GRIESINGER, elle constituera le pivot de la classification de SCHULE et de KRAFFT-EBING, mais sa valeur nosologique sera battue en brèche par ZIEHEN et par KRAEPELIN. En France, postérieurement à MAGNAN, se dessine un mouvement de réaction et de critique qui, tout en respectant la valeur étiologique

fondamentale de la dégénérescence *réduit à très peu de chose sa signification nosologique.*

Aussi la doctrine de la dégénérescence mentale, si elle constitue un des faits les plus importants de l'évolution de la psychiatrie, *doit elle rentrer maintenant dans le domaine de l'histoire rétrospective*, c'est d'ailleurs l'opinion du Professeur GILBERT-BALLET, dont M. Genil-Perrin est l'interne. M. GILBERT-BALLET, a résumé sa façon de voir en quelques pages, spécialement rédigées pour être incorporées à l'ouvrage de M. GENIL-PERRIN, où elle constituent le paragraphe III du chapitre onzième.

Signalons particulièrement les chapitres de ce volume où l'auteur expose certaines questions dont l'intérêt dépasse le domaine purement psychiatrique. Dans le chapitre huitième il suit l'évolution du problème de la *dégénérescence supérieure* et des *rapports du génie et de la folie* : dans le chapitre neuvième, il montre que les *Physionomistes* de l'Antiquité et de la Renaissance avaient entrevu les liens qui unissent la dégénérescence et la criminalité, et pouvaient être considérés comme le précurseurs de la *Nuova Scuola*. M. GENIL-PERRIN rend d'ailleurs un juste hommage aux beaux travaux des criminologistes italiens qui, depuis LOMBROSO, ont la coquetterie de compter parmi leurs initiateurs MOREL, le père de la dégénérescence.

L'auteur aborde aussi le point pratiquement intéressant de la question, l'histoire de la *lutte contre la dégénérescence* et examine à ce propos les problèmes troublants des *dégénérés à l'armée* et de la *stérilisation des dégénérés*.